

***L'Héritage* de Victor-Lévy Beaulieu**

***L'Héritage. L'automne.* Montréal, les Entreprises Radio-Canada
| et | Stanké. 1987, 475 p.**

Gilles Dorion

Number 70, May 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45223ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

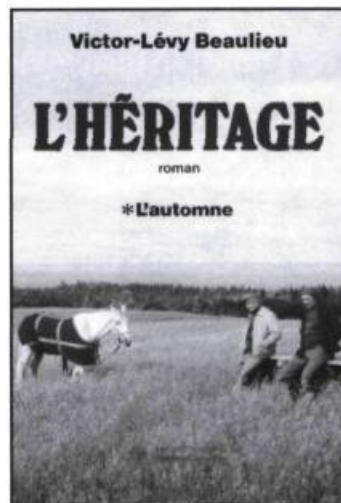
Cite this review

Dorion, G. (1988). Review of [*L'Héritage* de Victor-Lévy Beaulieu / *L'Héritage. L'automne.* Montréal, les Entreprises Radio-Canada | et | Stanké. 1987, 475 p.] *Québec français*, (70), 84–84.

L'Héritage de Victor-Lévy Beaulieu¹

Victor-Lévy Beaulieu a-t-il succombé, comme beaucoup d'autres, à l'attrait de la saga télévisée, tellement en vogue par les temps qui courent qu'il en aurait modifié son projet d'écriture? C'est la première question qui vient à l'esprit quand on établit le rapport volontairement explicite entre les illustrations de *L'Héritage* et la série produite par la télévision d'État. Pourtant une lecture attentive du roman nous entraîne dans un ensemble d'observations qui démentent cette assertion, trop facile vraiment. Échappant au mouvement des *Voyageries* terminées définitivement par *Discours de Samm* (1983), délaissant temporairement — espérons-le! — *la Vraie Saga des Beauchemin*, dont *Stéven le Hérault* (1985) n'avait pas fait l'unanimité de la critique, surtout moralisatrice, — et quel livre de VLB y a-t-il jamais réussi, à ce compte-là! —, le romancier se tourne avec bonheur vers autre chose. Sans modifier véritablement son projet d'écriture, une écriture destinée, en somme, bien plus à des « littéraires » qu'au grand public (malgré la tentative télévisuelle de *Race de monde*), il ajoute un volet qui s'annonce des plus féconds, si l'on se fie au premier tome, dénommé *L'Automne*, et qui devrait être destiné à une consommation de masse.

Or, ce n'est pas au niveau de l'histoire mais à celui du récit, au sens genettien des termes, que l'on pourrait sentir une certaine discordance/divergence avec les objectifs plus ou moins avoués du romancier. L'histoire, pour apparemment banale qu'en semble la donnée, projette l'éclairage sur une famille d'origine protestante de la région des Trois-Pistoles, les Galarneau, et leurs parents et leurs proches, puis l'intrusion de l'homme d'affaires et poète Philippe Couture dont l'idylle amoureuse avec Albertine, la femme de Gabriel Galarneau, enclenchera un autre versant de l'histoire. Le fond de l'intrigue repose principalement dans l'étrange départ, resté inexplicé, de Miriam, une des filles de Xavier



Gilles Dorion



Galarneau, le chef du clan, demeuré solitaire depuis la mort de sa femme survenue peu de temps après, quatorze ans auparavant. Toute l'interrogation du lecteur et des personnages gravite autour de l'explication tant attendue, puisque le romancier ne résout l'énigme qu'à la fin de *L'Automne*. Au niveau de l'histoire donc, ce qu'il importe de retenir, c'est la galerie de portraits fortement typés, les caractères singulièrement accusés des personnages, dont les rapports de force, marqués par la haine ou l'amour, la rudesse ou la tendresse, s'inscrivent dans une dramatisation puissante. Dans ce premier tome, les deux personnages principaux accusent les contours les plus nets, en même temps que les plus contrastés, soit Xavier Galarneau, l'homme de chevaux des Trois-Pistoles, et Philippe Couture, le président de Médiatexte, une compagnie de composition de textes. De même sont nettement tracés les portraits de l'homme-cheval, le dérisoire et pitoyable Gabriel Galarneau, d'Albertine, de Miriam, de Junior et de Julie Galarneau. Même les figurants et comparses, tels Eugénio Gagnon, Ti-Bob Cayouette et Edgar Rousseau, sont fortement campés. Ce n'est donc pas là le moindre mérite de cette large fresque familiale, dont les ramifications géographiques et humaines s'étendent des Trois-Pistoles à Montréal, déployant ainsi et nommant le pays. Enfin, la vérité des personnages séduit par sa conviction et entraîne l'adhésion du lecteur.

C'est au niveau du discours que se confirme et se détache du reste de son œuvre le roman de Victor-Lévy Beaulieu. Cela se vérifie surtout dans les envolées lyriques du romancier (narrateur) et du poète Philippe Couture, et dans les dialogues qui, loin d'être compliqués, débordent de l'émotion que l'auteur prête à ses personnages. Les propos nets et tranchés de Xavier traduisent son repli sur soi, la dureté qu'il s'est volontairement imposée depuis qu'il a commis *la faute*. Le langage de Philippe Couture est à la mesure du personnage: d'une correction et d'une distinction parfaites avec des moments de passion explicables par son dévorant amour pour Albertine. Le laconisme de Miriam, l'infantilisme de Gabriel, le caractère hâbleur de Junior, tout cela se reflète avec justesse dans les propos de chacun. À côté des jurons, malgré tout anodins, si on les compare à ceux qu'on entend dans *Lance et compte!*, le langage relevé de Philippe Couture contraste mais atteint aussi bien le lecteur, sans doute à cause des messages qu'il véhicule, qui élève l'œuvre et les personnages au-dessus des misères humaines et des contingences matérielles. Le lecteur le moins attentif aura noté également le caractère « monstrateur » du roman, surtout dans sa deuxième moitié, où les démonstratifs jouent un rôle certain de désignation superfétatoire servant à renforcer l'effet de réel.

Est-il superflu d'ajouter, pour réunir tous ces éléments, que le roman entier est traversé par le thème sans cesse repris de l'avalement par l'écriture, un thème constituant sans aucun doute une constante préoccupation de Beaulieu, telle que la révèlent plusieurs romans antérieurs et les essais rassemblés dans *Entre la sainteté et le terrorisme*.

Le projet d'écriture de Victor-Lévy Beaulieu se concrétise donc tout en prenant un virage important. Nous voici devant une œuvre nouvelle, écrite dans une langue châtiée, un style d'allure plutôt conventionnelle, mais dont l'amplitude évoque tout naturellement l'écriture proustienne dont se délecte Albertine. L'émotion parfois rude et contenue, le lyrisme qui anime propos et descriptions contribuent à présenter un nouveau visage d'un romancier doté d'un souffle immense et d'une force d'écriture peu commune, qui sont des marques évidentes d'un extraordinaire talent.

1. *L'Héritage. L'automne*. Montréal, les Entreprises Radio-Canada [et] Stanké, 1987, 475 p.